

BIBLIOTHÈQUE DE LA CASA DE VELÁZQUEZ

Volume n° 30

Benoît Pellistrandi

UN DISCOURS NATIONAL ?

LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA
ENTRE SCIENCE ET POLITIQUE (1847-1897)

Casa de Velázquez

Madrid • 2004

Sommaire

INTRODUCTION. L'Histoire, entre science et politique 1

Première partie

LE MONDE ACADÉMIQUE ET LA CULTURE HISTORIQUE

Chapitre premier. — La construction de l'État libéral espagnol
au XIX^e siècle. Conflits de légitimités et recherches d'identités 23

Chapitre II. — L'Histoire comme esthétique 49

Chapitre III. — L'Histoire, entre culture et professionnalisation 77

Chapitre IV. — La Real Academia de la Historia et le métier
d'historien 115

Deuxième partie

LE RÉCIT NATIONAL

Chapitre V. — Le discours académique 151

Chapitre VI. — La Real Academia de la Historia et l'idée
d'histoire nationale 185

<i>Chapitre VII.</i> — Les représentations de l'Espagne	231
<i>Chapitre VIII.</i> — L'Espagne, entre gloire et décadence	281
CONCLUSION	323
Sources et bibliographie	331
ANNEXES	359
RÉSUMÉS	
<i>Français, espagnol, anglais</i>	433
Index	451
Table des matières	463

Avant-propos

L'idée d'Espagne existe-t-elle ? Pourquoi oser cette question alors que de multiples travaux développent et expliquent la genèse, les représentations et les formulations de cette idée ? Pour qui aime l'Espagne, ce problème est passionnant parce qu'il nous introduit au cœur de débats polémiques qui embrassent la totalité de l'histoire de ce pays. J'ai abordé cette thématique grâce à quatre ouvrages, rencontrés d'abord au hasard de lectures vagabondes. Cependant, rapprochant ces textes, je me suis senti attiré par une exploration plus méthodique de ces débats. *En torno al casticismo* de Miguel de Unamuno (1895), *Idearium español* d'Ángel Ganivet (1897), *España invertebrada* de José Ortega y Gasset (1921) et *España inteligible. Razón histórica de las Españas* de Julián Marías (1985) proposent, chacun dans son ton et dans son genre, des méditations sur l'histoire. Ces essais débouchent sur une interrogation de l'Espagne sur elle-même. Loin d'expliquer le caractère national, l'histoire en accentue alors le mystère et la polysémie : « Le caractère anormal de l'histoire espagnole a été trop permanent pour qu'il soit dû à des causes accidentelles », écrit José Ortega y Gasset dans son essai. Ce sentiment traverse la plus grande partie de la production historiographique espagnole contemporaine. La fameuse polémique entre Américo Castro et Claudio Sánchez Albornoz — auteurs respectifs de *La realidad histórica de España* (1954) et d'*España, un enigma histórico* (1956) — doit beaucoup à une interrogation sur la nature de l'Espagne, sur « l'être de l'Espagne », *el ser de España*. J'avais le sentiment que, consciemment ou non, ces auteurs voulaient arriver à une définition presque métaphysique de l'Espagne. Des expressions et des notions étaient forgées pour rendre compte d'une réalité supérieure à celle que révélait la simple observation. On parle ainsi de « l'Espagne comme projet » — et on en recherche la trace à toutes les époques.

Cette démarche suppose que l'esprit s'attache davantage à réfléchir sur les événements et leurs significations qu'à les établir scrupuleusement et modestement à partir des sources. Aucun des quatre premiers auteurs cités n'a jamais été

historien, mais ils ont tous prétendu révéler l'Espagne à elle-même. Quelle place ce genre littéraire donne-t-il réellement à l'histoire ? Fondement de la réflexion ou prétexte à celle-ci ?

Plutôt que de répondre à directement cette question, j'ai choisi de remonter plus haut et de chercher si, dans les productions intellectuelles du XIX^e siècle, il n'y avait pas déjà en germe ces ruminations sur le destin de l'Espagne. Un travail de DEA consacré au penseur Juan Donoso Cortés (1809-1853) m'avait conduit à la conclusion que son évolution du libéralisme doctrinaire au catholicisme intégral s'expliquait au moins autant par sa philosophie de l'histoire et sa vision de l'histoire espagnole que par sa « conversion » de 1847, unique clef présentée jusqu'alors par ses biographes et commentateurs. J'avais donc souhaité examiner plus profondément le rapport de l'histoire à la politique dans l'Espagne du XIX^e siècle.

Dans cet immense sujet, j'ai choisi de privilégier le discours historique des élites gouvernementales. De là est née cette thèse, désormais proposée sous forme de livre, sur la Real Academia de la Historia entre 1847 et 1897. Mon propos a été, en étudiant les membres de cette institution et leurs discours de réception, de chercher à comprendre la vision qu'ils développent de l'Espagne et de son histoire. Il m'avait semblé, au début de mon enquête, que la Real Academia de la Historia pouvait être un bon observatoire depuis lequel comprendre la formulation de discours historiques qui pénètrent la conscience nationale au point de la conformer à une volonté politique. L'Académie est effectivement un lieu de discours : la pratique du discours de réception a multiplié les exemples de réflexions diverses, depuis la monographie érudite jusqu'aux déclarations générales, qui, toutes, explorent une part du passé national à la lumière d'un présent incertain. Par son recrutement, l'Académie exprime la culture des élites libérales responsables du destin politique de l'Espagne. Ainsi se recoupaient deux dimensions de mon interrogation initiale : le discours historique et ses enjeux politiques. Pour ma part, je n'ai pas été déçu par ce parcours dans des textes moins conventionnels qu'il n'y paraît, quoique présentant un caractère nettement officiel. Peut-on dire alors qu'ils expriment une idéologie nationale ? Au terme de ma recherche, j'ai mesuré que, derrière la diversité des opinions et la variété des formules, un socle commun regroupe ces écrits. Ils visent bien à dire la Nation en exaltant sa dimension historique et en proclamant un attachement viscéral à cette réalité humaine et territoriale qu'ils nomment Espagne.

Commencée en 1992 sous la direction de Bernard Vincent, cette recherche m'a fait connaître tour à tour l'enthousiasme et le découragement — rien que de très banal pour qui connaît les états d'âme des « thésards ». Sans les séjours prolongés en Espagne rendus possibles par la Casa de Velázquez, ce projet n'aurait pas abouti. Je veux exprimer ici ma gratitude à Joseph Pérez et Jean Canavaggio, directeurs de l'établissement lorsque j'en ai été boursier (1994 et 1995) puis membre (1995-1997) ; et associer Didier Ozanam à ces remerciements : directeur

lors de mon premier séjour à la Casa, alors que j'entamais une maîtrise avec Bernard Vincent, il a par la suite toujours manifesté une amicale curiosité pour l'avancement de mes travaux.

Grâce à Joseph Pérez, la Real Academia de la Historia m'a toujours accueilli avec la plus grande gentillesse. Son directeur en 1994, feu Emilio García Gómez, avait autorisé ma recherche. Le secrétaire perpétuel, Eloy Benito Ruano, m'a d'emblée ouvert les portes de l'Académie et a autorisé Marisa Vilariño Otero à me communiquer avec diligence les *libros de actas* et les *expedientes personales* des académiciens, conservés au premier étage du 21 de la calle del León. L'amabilité du personnel de la bibliothèque a toujours rendu plus facile le travail, à l'intérieur d'horaires somme toute restreints. J'adresse ici un salut cordial et plein de gratitude à sa directrice d'alors, María Victoria Alberola Fioravanti.

Pour m'informer, j'ai toujours rencontré des professeurs disponibles, à commencer par José María Jover Zamora, qui m'a fait l'honneur d'un entretien dont je garde le souvenir : débutant plutôt timide, je me retrouvai face à ce maître qui en un peu plus d'une heure avait tracé pour moi les grandes lignes de ma recherche. D'autres personnes doivent être mentionnées : Elena Hernández Sandoica, Julio Aróstegui, José Ramón Urquijo Goitia, Juan Sisinio Pérez Garzón et Juan Pablo Fusi. Chacune de ces rencontres était une invitation à poursuivre.

Pendant la rédaction, lors de mon séjour à la Casa de Velázquez, Jean Canavaggio, directeur attentif et lecteur scrupuleux, s'est intéressé à mes travaux et m'a suggéré d'utiles corrections. Il m'a, par la suite, honoré de sa confiance en me demandant de devenir directeur des études pour l'époque moderne et contemporaine à la Casa de Velázquez, me permettant ainsi de prolonger un séjour espagnol toujours passionnant. Ma dette à son égard est évidente. La reconnaître est pour moi un sujet de satisfaction.

Mon directeur des études pour l'époque moderne et contemporaine, Paul Aubert, m'a donné à trois reprises l'occasion de présenter des ébauches de ce travail dans les séminaires qu'il organisait à Madrid. Grâce à ces invitations, j'ai été incité à préciser ma pensée et à l'exposer, une première fois, à la réaction des autres chercheurs.

La confiance que m'a accordée Bernard Vincent, ses aiguillages judicieux et ses relectures attentives, de même que son appui humain, doivent être salués. Je suis heureux de pouvoir le faire depuis ces pages et de lui dire ainsi ma gratitude pour m'avoir guidé depuis 1987 sur les chemins de l'histoire espagnole avec générosité, enthousiasme et fidélité.

C'est également grâce à lui que le jury de cette thèse, soutenue le 10 janvier 1997 à l'EHESS (Paris) était composé, outre lui-même, d'éminents spécialistes : Miguel Artola (Université Autonome de Madrid, Real Academia de la Historia), Julio Aróstegui (Université Complutense), Yves-Marie Hilaire (Université Charles-de-Gaulle - Lille III) et le très regretté Carlos Serrano (Université de Paris IV). J'ai déjà eu l'occasion de leur exprimer mes remerciements ; les renouveler ici me permet de leur manifester la pérennité de mon sentiment.

Depuis la soutenance de cette thèse, j'ai eu la chance, grâce au poste que j'occupe à la Casa de Velázquez, d'accroître le nombre des amis espagnols avec lesquels j'ai évoqué mes recherches et qui m'ont offert l'occasion soit d'en exposer les résultats lors de colloques, soit de continuer dans cette exploration de l'historiographie espagnole contemporaine. Antonio Morales Moya (Université Carlos III, Madrid), Pablo Fernández Albaladejo (Université Autonome de Madrid), Mariano Esteban de Vega (Université de Salamanque), Javier Fernández Sebastián (Université du Pays Basque), Juan Francisco Fuentes (Université Complutense de Madrid), Celso Almuiña, Pedro Carasa et Pablo Pérez López (Université de Valladolid) m'ont enrichi de leur connaissance de l'histoire de l'Espagne contemporaine ainsi que de leur précieuse amitié.

Dans cette liste de remerciements, je souhaite aussi mentionner plusieurs professeurs que j'ai eu la chance de rencontrer, dans l'enseignement secondaire ou à l'École Normale Supérieure, et qui ont eu une forte influence sur moi : Marie-Françoise Baslez, Marie-Thérèse Drouillon, Suzanne Julliard, Denise Mouly (†), Catherine Provost, Hélène Rioux (†). J'ai plaisir à redire ici ma gratitude à Françoise Autrand, qui me fait l'amitié de continuer à s'intéresser à mes travaux.

Enfin, Gérard Chastagnaret, directeur de la Casa de Velázquez, a transformé ses encouragements en commandement pour m'inviter à publier ce livre, qu'il accueille dans la Bibliothèque de la Casa de Velázquez. Mes remerciements ne sauraient cependant se limiter à cette dimension institutionnelle.

Vincent Lautié, responsable du service des publications, a veillé, avec le soin qu'on lui connaît et le professionnalisme qu'on lui envie, à ce que ce livre soit édité selon sa haute idée de la publication d'un texte scientifique. Sa collaboratrice Blanca Naranjo a relayé cet effort avec une gentillesse efficace et une disponibilité toujours discrète. Leur dire ma reconnaissance n'est que justice.

À tous ces remerciements, qui dans mon esprit et dans mon cœur ne sont pas des figures imposées, devrait venir maintenant s'ajouter la longue liste des dettes contractées tout au long de l'existence, en commençant par mes parents. La douleur toujours vive de l'absence de mon père, mort en 2001, comme le souvenir d'autres disparus dont la mémoire m'est chère, m'oblige à une retenue que l'on comprendra. Tous ceux qui me connaissent savent que ce que je dois à mes parents.

Il est une autre personne sans qui l'Espagne ne m'aurait peut-être jamais attiré. Elle est pour moi ma véritable grand-mère de cœur : Ángeles de Pablo Renta.

Il est de tradition de remercier son épouse. Pour connaître un peu le travail universitaire, je sais que ces remerciements sont toujours fondés. Mais leur rhétorique semble si pauvre par rapport à ce que la reconnaissance devrait pouvoir exprimer ! Ma femme, Claire, sait tout ce que ce travail lui doit. Elle sait aussi l'admiration qu'elle suscite en moi. Cela suffit à lui dire que, malgré l'aide matérielle et intellectuelle qu'elle a pu m'apporter, c'est dans l'émerveillement toujours

renouvelé de notre commerce quotidien et dans l'éducation de nos quatre enfants, Clément, Marianne, Inés et Isabel, qu'elle est la plus précieuse et qu'une thèse, pour essentielle qu'elle soit dans le parcours d'un universitaire et d'un chercheur, ne sera jamais qu'accessoire dans la vie d'un homme.

B. P.